

ÉPREUVE DE FRANÇAIS

SÉRIE L

Durée de l'épreuve : 4 heures

Coefficient : 3

L'usage des calculatrices et des dictionnaires est interdit.

Le candidat s'assurera qu'il est en possession du sujet correspondant à sa série.

Objet d'étude

Les réécritures

Le sujet comprend :

Texte A – Bernardin de Saint-Pierre, *Paul et Virginie* (1788)

Texte B – Villiers de l'Isle-Adam, *Contes cruels*, « Virginie et Paul », nouvelle intégrale (1883)

TEXTE A – Bernardin de Saint-Pierre, *Paul et Virginie*

Paul et Virginie ont été élevés comme frère et sœur dans l'île de France – de nos jours l'île Maurice – et, au fur et à mesure des années, leur douce amitié s'est transformée en amour. Mais Madame de la Tour décide un beau jour de répondre favorablement à la requête d'une vieille tante qui lui demande d'envoyer Virginie, sa fille, en France pour y faire ses études.

Le narrateur de cette histoire est un vieillard, dernier survivant des événements.

Paul lui dit : « Mademoiselle, vous partez, dit-on, dans trois jours. Vous ne craignez pas de vous exposer aux dangers de la mer... de la mer, dont vous êtes si effrayée ! – Il faut, répondit Virginie, que j'obéisse à mes parents, à mon devoir.

5 – Vous nous quittez, reprit Paul, pour une parente éloignée que vous n'avez jamais vue ! – Hélas ! dit Virginie, je voulais rester ici toute ma vie ; ma mère ne l'a pas voulu. Mon confesseur m'a dit que la volonté de Dieu était que je partisse ; que la vie était une épreuve... Oh ! c'est une épreuve bien dure ! »

« – Quoi, repartit Paul, tant de raisons vous ont décidée, et aucune ne vous a retenue ! Ah ! il en est encore que vous ne me dites pas. La richesse a de grands
10 attraits. Vous trouverez bientôt, dans un nouveau monde, à qui donner le nom de frère, que vous ne me donnez plus. Vous le choisirez, ce frère, parmi des gens dignes de vous par une naissance et une fortune que je ne peux vous offrir. Mais, pour être plus heureuse, où voulez-vous aller ? Dans quelle terre aborderez-vous qui vous soit plus chère que celle où vous êtes née ? Où formerez-vous une société plus
15 aimable que celle qui vous aime ? Comment vivrez-vous sans les caresses de votre mère, auxquelles vous êtes si accoutumée ? Que deviendra-t-elle elle-même, déjà sur l'âge, lorsqu'elle ne vous verra plus à ses côtés, à la table, dans la maison, à la promenade où elle s'appuyait sur vous ? Que deviendra la mienne, qui vous chérit autant qu'elle ? Que leur dirai-je à l'une et à l'autre quand je les verrai pleurer de
20 votre absence ? Cruelle ! je ne vous parle point de moi : mais, que deviendrai-je moi-même quand le matin je ne vous verrai plus avec nous, et que la nuit viendra sans nous réunir ; quand j'apercevrai ces deux palmiers plantés à notre naissance, et si longtemps témoins de notre amitié mutuelle ? Ah ! puisqu'un nouveau sort te touche, que tu cherches d'autres pays que ton pays natal, d'autres biens que ceux
25 de mes travaux, laisse-moi t'accompagner sur le vaisseau où tu pars. Je te rassurerai dans les tempêtes, qui te donnent tant d'effroi sur la terre. Je reposerai ta tête sur mon sein, je réchaufferai ton cœur contre mon cœur ; et en France, où tu vas chercher de la fortune et de la grandeur, je te servirai comme ton esclave. Heureux de ton seul bonheur dans ces hôtels où je te verrai servie et adorée, je serai
30 encore assez riche et assez noble pour te faire le plus grand des sacrifices, en mourant à tes pieds. »

Les sanglots étouffèrent sa voix, et nous entendîmes aussitôt celle de Virginie qui lui disait ces mots entrecoupés de soupirs... « C'est pour toi que je pars..., pour toi que j'ai vu chaque jour courbé par le travail pour nourrir deux familles infirmes.

35 Si je me suis prêtée à l'occasion de devenir riche, c'est pour te rendre mille fois le bien que tu nous as fait. Est-il une fortune digne de ton amitié ? Que me dis-tu de ta naissance ? Ah ! s'il m'était encore possible de me donner un frère, en choisirais-je un autre que toi ? Ô Paul ! Ô Paul ! tu m'es beaucoup plus cher qu'un frère ! Combien m'en a-t-il coûté pour te repousser loin de moi ! Je voulais que tu

40 m'aidasses à me séparer de moi-même jusqu'à ce que le ciel pût bénir notre union. Maintenant je reste, je pars, je vis, je meurs : fais de moi ce que tu veux. Fille sans vertu ! j'ai pu résister à tes caresses, et je ne puis soutenir ta douleur ! »

A ces mots, Paul la saisit dans ses bras, et la tenant étroitement serrée, il s'écria d'une voix terrible : « Je pars avec elle ! rien ne pourra m'en détacher ! »
45 Nous courûmes tous à lui. Madame de la Tour lui dit : « Mon fils, si vous nous quittez, qu'allons-nous devenir ? »

Il répéta en tremblant ces mots : « Mon fils... mon fils... Vous, ma mère ! lui dit-il, vous qui séparez le frère d'avec la sœur ! Tous deux nous avons sucé votre lait ; tous deux, élevés sur vos genoux, nous avons appris de vous à nous aimer ;
50 tous deux, nous nous le sommes dit mille fois. Et maintenant vous l'éloignez de moi ! Vous l'envoyez en Europe, dans ce pays barbare qui vous a refusé un asile, et chez des parents cruels qui vous ont vous-même abandonnée. Vous me direz : Vous n'avez plus de droits sur elle ; elle n'est pas votre sœur. Elle est tout pour moi, ma richesse, ma famille, ma naissance, tout mon bien. Je n'en connais plus d'autre.
55 Nous n'avons eu qu'un toit, qu'un berceau, nous n'aurons qu'un tombeau. Si elle part, il faut que je la suive. Le gouverneur m'en empêchera ? M'empêchera-t-il de me jeter à la mer ? Je la suivrai à la nage. La mer ne saurait m'être plus funeste que la terre. Ne pouvant vivre ici près d'elle, au moins je mourrai sous ses yeux, loin de vous. Mère barbare ! femme sans pitié ! puisse cet océan où vous l'exposez ne
60 jamais vous la rendre ! puissent ses flots vous rapporter mon corps, et le roulant avec le sien parmi les cailloux de ces rivages, vous donner, par la perte de vos deux enfants, un sujet éternel de douleur ! »

A ces mots, je le saisis dans mes bras ; car le désespoir lui ôtait la raison. Ses yeux étincelaient ; la sueur coulait à grosses gouttes sur son visage en feu ; ses
65 genoux tremblaient, et je sentais dans sa poitrine brûlante son cœur battre à coups redoublés.

Virginie, effrayée, lui dit : « Ô mon ami ! j'atteste les plaisirs de notre premier âge, tes maux, les miens, et tout ce qui doit lier à jamais deux infortunés, si je reste, de ne vivre que pour toi ; si je pars, de revenir un jour pour être à toi. Je vous prends
70 à témoin, vous tous qui avez élevé mon enfance, qui disposez de ma vie, et qui voyez mes larmes. Je le jure par ce ciel qui m'entend, par cette mer que je dois traverser, par l'air que je respire et que je n'ai jamais souillé du mensonge. »

Comme le soleil fond et précipite un rocher de glace du sommet des Apennins, ainsi tomba la colère impétueuse de ce jeune homme à la voix de l'objet
75 aimé. Sa tête altière était baissée, et un torrent de pleurs coulait de ses yeux. Sa mère, mêlant ses larmes aux siennes, le tenait embrassé sans pouvoir parler. Madame de la Tour, hors d'elle, me dit : « Je n'y puis tenir ; mon âme est déchirée. Ce malheureux voyage n'aura pas lieu. Mon voisin, tâchez d'emmener mon fils. Il y a huit jours que personne ici n'a dormi. »

80 Je dis à Paul : « Mon ami, votre sœur restera. Demain nous en parlerons au gouverneur ; laissez reposer votre famille, et venez passer cette nuit chez moi. Il est tard, il est minuit ; la Croix du Sud est droite sur l'horizon. »

Il se laissa emmener sans rien dire, et après une nuit fort agitée, il se leva au point du jour, et s'en retourna à son habitation.

TEXTE B – Villiers de l'Isle-Adam, *Contes cruels*, « Virginie et Paul »

A Mademoiselle Augusta Holmès.

*Per amica silentia lunae*¹
VIRGILE

C'est la grille des vieux jardins du pensionnat.

Dix heures sonnent dans le lointain. Il fait une nuit d'avril, claire, bleue et profonde. Les étoiles semblent d'argent. Les vagues du vent, faibles, ont passé sur les jeunes roses ; les feuillages bruissent, le jet d'eau retombe neigeux, au bout de
5 cette grande allée d'acacias. Au milieu du grand silence, un rossignol, âme de la nuit, fait scintiller une pluie de notes magiques.

Alors que les seize ans vous enveloppaient de leur ciel d'illusions, avez-vous aimé une toute jeune fille ? Vous souvenez-vous de ce gant oublié sur une chaise, dans la tonnelle ? Avez-vous éprouvé le trouble d'une présence inespérée, subite ?
10 Avez-vous senti vos joues brûler, lorsque, pendant les vacances, les parents souriaient de votre timidité l'un près de l'autre ? Avez-vous connu le doux infini de deux yeux purs qui vous regardaient avec une tendresse pensive ? Avez-vous touché, de vos lèvres, les lèvres d'une enfant tremblante et brusquement pâlie, dont le sein battait contre votre cœur oppressé de joie ? Les avez-vous gardées, au fond
15 du reliquaire, les fleurs bleues cueillies le soir, près de la rivière, en revenant ensemble ?

Caché, depuis les années séparatrices, au plus profond de votre cœur, un tel souvenir est comme une goutte d'essence de l'Orient enfermée en un flacon précieux. Cette goutte de baume est si fine et si puissante que, si l'on jette le flacon
20 dans votre tombeau, son parfum, vaguement immortel, durera plus que votre poussière.

Oh ! s'il est une chose douce, par un soir de solitude, c'est de respirer, encore une fois, l'adieu de ce souvenir enchanté !

Voici l'heure de l'isolement : les bruits du travail se sont tus dans le faubourg :
25 mes pas m'ont conduit jusqu'ici, au hasard. Cette bâtisse fut, autrefois, une vieille abbaye. Un rayon de lune fait voir l'escalier de pierre, derrière la grille, et illumine à demi les vieux saints sculptés qui ont fait des miracles et qui, sans doute, ont frappé contre ces dalles leurs humbles fronts éclairés par la prière. Ici les pas des chevaliers de Bretagne ont résonné autrefois, alors que l'Anglais tenait encore nos cités angevines². – A présent, des jalousies³ vertes et gaies rajeunissent les sombres pierres des croisées et des murs. L'abbaye est devenue une pension de jeunes filles. Le jour, elles doivent y gazouiller comme des oiseaux dans les ruines. Parmi celles qui sont endormies, il est plus d'une enfant qui, aux premières vacances de Pâques, éveillera dans le cœur d'un jeune adolescent la grande impression sacrée et peut-être que déjà... – Chut ! on a parlé ! Une voix très douce vient d'appeler (tout bas) :
35 « Paul !... Paul ! » Une robe de mousseline blanche, une ceinture bleue ont flotté, un instant, près de ce pilier. Une jeune fille semble parfois une apparition. Celle-ci est

¹ à travers les silences amicaux de la lune.

² de la province de l'Anjou.

³ persiennes, volets aux lames inclinées.

descendue maintenant. C'est l'une d'entre elles ; je vois la pèlerine du pensionnat et la croix d'argent du cou. Je vois son visage. La nuit se fond avec ses traits baignés de poésie ! Ô cheveux si blonds d'une jeunesse mêlée d'enfance encore ! Ô bleu regard dont l'azur est si pâle qu'il semble encore tenir de l'éther primitif !

Mais quel est ce tout jeune homme qui se glisse entre les arbres ? Il se hâte ; il touche le pilier de la grille.

– Virginie ! Virginie ! c'est moi.

45 – Oh ! plus bas ! me voici, Paul !

Ils ont quinze ans tous les deux !

C'est un premier rendez-vous ! C'est une page de l'idylle éternelle ! Comme ils doivent trembler de joie l'un et l'autre ! Salut, innocence divine ! souvenir ! fleurs ravivées !

50 – Paul, mon cher cousin !

– Donnez-moi votre main à travers la grille, Virginie. Oh ! mais est-elle jolie, au moins ! Tenez, c'est un bouquet que j'ai cueilli dans le jardin de papa. Il ne coûte pas d'argent, mais c'est de cœur.

– Merci, Paul. Mais comme il est essoufflé ! Comme il a couru !

55 – Ah ! c'est que papa a fait une affaire, aujourd'hui, une affaire très belle ! Il a acheté un petit bois à moitié prix. Des gens étaient obligés de vendre vite ; une bonne occasion. Alors, comme il était content de la journée, je suis resté avec lui pour qu'il me donnât un peu d'argent ; et puis je me suis pressé pour arriver à l'heure.

– Nous serons mariés dans trois ans, si vous passez bien vos examens, Paul !

60 – Oui, je serai un avocat. Quand on est un avocat, on attend quelques mois pour être connu. Et puis, on gagne, aussi, un peu d'argent.

– Souvent beaucoup d'argent !

– Oui. Est-ce que vous êtes heureuse au pensionnat, ma cousine ?

65 – Oh ! oui, Paul. Surtout depuis que madame Pannier a pris de l'extension. D'abord, on n'était pas si bien ; mais, maintenant, il y a ici des jeunes filles des châteaux. Je suis l'amie de toutes ces demoiselles. Oh ! elles ont de bien jolies choses. Et alors, depuis leur arrivée, nous sommes bien mieux, bien mieux, parce que madame Pannier peut dépenser un peu plus d'argent.

– C'est égal, ces vieux murs... Ce n'est pas très gai d'être ici.

70 – Si ! on s'habitue à ne pas les regarder. Mais, voyons, Paul, avez-vous été voir notre bonne tante ? Ce sera sa fête dans six jours ; il faudra lui écrire un *compliment*⁴. Elle est si bonne !

– Je ne l'aime pas beaucoup, moi, ma tante ! Elle m'a donné, l'autre fois, de vieux bonbons du dessert, au lieu, enfin, d'un vrai cadeau : soit une jolie bourse, soit des petites pièces pour mettre dans ma tirelire.

75 – Paul, Paul, ce n'est pas bien. Il faut être toujours bien aimant avec elle et la ménager. Elle est vieille et elle nous laissera, aussi, un peu d'argent...

– C'est vrai. Oh ! Virginie, entends-tu ce rossignol ?

– Paul, prenez bien garde de me tutoyer quand nous ne serons pas seuls.

80 – Ma cousine, puisque nous devons nous marier ! D'ailleurs, je ferai attention. Mais comme c'est joli, le rossignol ! Quelle voix pure et argentine !

– Oui, c'est joli, mais ça empêche de dormir. Il fait très doux, ce soir : la lune est argentée, c'est beau.

– Je savais bien que vous aimiez la poésie, ma cousine.

85 – Oh ! Oui ! la Poésie !... j'étudie le piano.

⁴ *compliment* : une petite lettre, très aimable.

– Au collège, j'ai appris toutes sortes de beaux vers pour vous les dire, ma cousine : je sais presque tout Boileau par cœur. Si vous voulez, nous irons souvent à la campagne quand nous serons mariés, dites ?

90 – Certainement, Paul ! D'ailleurs, maman me donnera, en dot, sa petite maison de campagne où il y a une ferme : nous irons là, souvent, passer l'été. Et nous agrandirons cela un peu, si c'est possible. La ferme rapporte aussi un peu d'argent.

– Ah ! tant mieux. Et puis l'on peut vivre à la campagne pour beaucoup moins d'argent qu'à la ville. C'est mes parents qui m'ont dit cela. J'aime la chasse et je
95 tuerai, aussi, beaucoup de gibier. Avec la chasse, on économise, aussi, un peu d'argent !

– Puis, c'est la campagne, mon Paul ! Et j'aime tant tout ce qui est poétique !

– J'entends du bruit là-haut, hein ?

– Chut ! il faut que je remonte : madame Pannier pourrait s'éveiller. Au revoir, Paul.

100 – Virginie, vous serez chez ma tante dans six jours ?... au dîner ?... J'ai peur, aussi, que papa ne s'aperçoive que je me suis échappé, il ne me donnerait plus d'argent.

– Votre main, vite.

Pendant que j'écoutais, ravi, le bruit céleste d'un baiser, les deux anges se sont enfuis ; l'écho attardé des ruines vaguement répétait : « ... De l'argent ! Un peu d'argent ! »

105 Ô jeunesse, printemps de la vie ! Soyez bénis, enfants, dans votre extase ! vous dont l'âme est simple comme la fleur, vous dont les paroles, évoquant d'autres souvenirs à *peu près* pareils à ce premier rendez-vous, font verser de douces larmes à un passant !

ÉCRITURE

I – Après avoir lu attentivement les deux textes du corpus, vous répondrez d'abord à la question suivante (4 points) :

Quelles réflexions vous inspire le titre choisi par Villiers de l'Isle-Adam ? Vous justifierez votre réponse en n'oubliant pas de prendre également appui sur le texte de Bernardin de Saint-Pierre.

II – Vous traiterez ensuite, au choix, l'un des sujets suivants (16 points) :

1. Commentaire

Vous ferez le commentaire de « Virginie et Paul », texte B, depuis « *Mais quel est ce tout jeune homme* » jusqu'à « *un passant* » (l. 42 à la fin).

2. Dissertation

Vous vous demanderez s'il est légitime qu'une réécriture dénature l'esprit du texte dont elle est issue.

Vous répondrez, dans un développement argumenté, en vous appuyant sur les textes du corpus, sur ceux étudiés en classe et sur les œuvres que vous avez lues.

3. Invention

L'héritier de Bernardin de Saint-Pierre vient de prendre connaissance de la nouvelle de Villiers de l'Isle-Adam. Indigné, il décide d'écrire à ce dernier pour exprimer son incompréhension devant ce qu'il considère comme une trahison. Vous rédigerez cette lettre.